

Études littéraires africaines



ARNAUD (Robert), *Le Roman vrai de Tabi : journal d'une expédition en pays dogon (18 septembre-26 décembre 1920)*. Texte établi par André Brochier. Introduction et notes de Francis Simonis. Aix-en-Provence : Amis des Archives d'outre-mer (AMAROM), 2016, 268 p. – ISBN 978-2-9504-9753-6

Bernard Mouralis

Numéro 43, 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1040927ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1040927ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mouralis, B. (2017). Compte rendu de [ARNAUD (Robert), *Le Roman vrai de Tabi : journal d'une expédition en pays dogon (18 septembre-26 décembre 1920)*]. Texte établi par André Brochier. Introduction et notes de Francis Simonis. Aix-en-Provence : Amis des Archives d'outre-mer (AMAROM), 2016, 268 p. – ISBN 978-2-9504-9753-6]. *Études littéraires africaines*, (43), 164–166.
<https://doi.org/10.7202/1040927ar>

ARNAUD (ROBERT), *LE ROMAN VRAI DE TABI : JOURNAL D'UNE EXPÉDITION EN PAYS DOGON (18 SEPTEMBRE-26 DÉCEMBRE 1920)*. TEXTE ÉTABLI PAR ANDRÉ BROCHIER. INTRODUCTION ET NOTES DE FRANCIS SIMONIS. AIX-EN-PROVENCE : AMIS DES ARCHIVES D'OUTRE-MER (AMAROM), 2016, 268 P. – ISBN 978-2-9504-9753-6.

Robert Arnaud (1873-1950), qui publia une œuvre abondante sous le pseudonyme de Robert Randau, a laissé après sa mort de nombreux documents inédits. Leur lecture éclaire le parcours de celui qui fut, dès la fin de la Première Guerre, en raison de ses fonctions d'administrateur en chef des Colonies et d'inspecteur de l'administration, un témoin et même un acteur de premier plan de l'histoire coloniale.

C'est pourquoi, on ne peut que se féliciter du travail que nous offrent aujourd'hui André Brochier et Francis Simonis en publiant le *Journal* que Robert Arnaud a tenu au cours d'une expédition en Pays Dogon, du 18 septembre au 26 décembre 1920. Il s'agit en fait d'une deuxième version, réécrite plus tard sous une forme plus élaborée et qui, en raison de « son amplitude littéraire », est rapprochée par les éditeurs du style de « l'écrivain Randau » (p. 12).

L'expédition avait été décidée par le gouverneur général de l'AOF, inquiet des manifestations d'« indiscipline » dont faisaient preuve certains éléments de la population *Kado* (terme qui est employé alors à la place de « Dogon » et dont le pluriel est *Habé*), notamment dans le village de Tabi, situé sur une falaise inaccessible au sud de l'actuelle Nationale 1, à mi-chemin entre Douentza et les Monts Hombori. La mission est à la fois militaire, sous la direction du colonel Mangeot, et civile, sous la direction de Robert Arnaud. Celui-ci relate minutieusement les différents moments de l'expédition qui devait se heurter à une résistance acharnée des villageois. À son texte, Robert Arnaud a ajouté de nombreux croquis qui aident à la compréhension des événements et des faits de civilisation. On regrettera cependant que les éditeurs n'aient pas cru nécessaire d'établir une carte de la région concernée.

Robert Arnaud manifeste un intérêt évident pour le mode de vie des *Habé*. Ainsi, il souligne à plusieurs reprises qu'ils sont d'« excellents cultivateurs » (p. 65) qui ont créé de véritables jardins sur le plateau de la falaise, comme sur la moindre terrasse de son flanc. Il est sensible à l'esthétique des maisons, des objets, des masques, des danses, etc. dont il donne de nombreuses illustrations par l'écriture comme par le dessin (p. 69, 83, 169, 204, 213, 214, etc.). Il s'intéresse également aux langues *dogon* et *peul* (p. 174, 194).

Mais l'essentiel des observations de Robert Arnaud concerne l'expédition elle-même. Ce texte, écrit il y a près d'un siècle, apporte un éclairage sur le quotidien de la colonisation et sur le traitement militaire de certaines « crises » remettant en cause l'autorité française. Tout d'abord, relatant une expédition militaire, Robert Arnaud se trouve pris dans la contradiction inhérente à ce genre : faut-il insister sur la facilité avec laquelle l'entreprise a été menée ou, au contraire, sur les difficultés rencontrées et sur la résistance opposée par le peuple que l'on cherche à réduire ? Comme nombre de ses prédécesseurs, Arnaud tente de concilier les deux voies. Ainsi, il souligne les qualités des « dissidents » (p. 162), mais il tient aussi un langage particulièrement cru lorsqu'il relate les assauts : « Les maisons sont nettoyées à la grenade. [...] Là, hélas, nous devons franchir les cadavres de nos tirailleurs ; ils ont été soit meurtris par des balles, soit écrasés par des pierres. [...] Je marche littéralement dans le sang. Il s'est livré là, tout à l'heure, un furieux combat. La sente de la corniche est, dans toute son étendue, maculée de sang. Comeau a été splendide de bravoure. Tous les gradés ont eu du cran » (p. 142-143).

Le *Journal* tenu par Robert Arnaud donne également à voir comment une opération de ce genre se décide et s'exécute. Il reprend l'opposition existant entre les gens des bureaux et ceux qui, comme lui et ses collègues, sont sur le terrain et ont, de ce fait, une vue beaucoup plus claire de la situation (p. 127). Il ne cesse de rappeler les multiples rapports qu'il envoie à sa hiérarchie : « Ce matin je rédige et expédie le rapport n°28 au gouverneur » (p. 174). Nous touchons là à une des dimensions essentielles de la pratique coloniale : l'activité scripturaire, parfois compulsive, de tous ceux qui jouaient un rôle dans le fonctionnement de l'institution. Les rapports officiels présentés en annexe dans la rubrique « Documents » (p. 229-263) le confirment également.

L'écrivain Randau apparaît quelquefois dans le texte de ce *Journal*. C'est notamment le cas dans l'évocation de certains paysages comme ce coucher de soleil vu sur la route du retour : « Le soleil se couche, ce soir, dans un bain de permanganate » (p. 224). Mais, la plupart du temps, cet aspect « littéraire » se limite à une évocation très machiste de la société coloniale et le texte fourmille d'anecdotes assez affligeantes. Par exemple : « Le colonel Mangeot [...] a un très gros défaut, sa femme qui exerce sur lui une influence déraisonnable ; elle veut partout être la reine et dominer » (p. 123-124) ; « À Tombouctou, Dufour, préposé à la trésorerie, est toujours de mauvaise humeur parce que sa femme a des digestions pénibles et a de ce

fait le caractère désagréable ; à Koulouba on l'avait surnommée "la Constipée" » (p. 168) ; « 26 décembre 1920. Matin. Arrivée à Koulikoro. Déjeuner pantagruélique avec le gros Courtines, résident, adjoint principal des Affaires indigènes qui reçoit les Garelli (elle, la plus belle callipygie de la colonie, et des yeux superbes, et si bêtes... ») (p. 225) ; etc.

Robert Arnaud nous fait assez bien comprendre les stratégies du colonisateur, élaborées pour mettre fin à la dissidence d'un village *dogon*. Le texte et les nombreux croquis ont un intérêt géographique et ethnologique évident. Mais ces qualités sont entachées par une vision du monde bien réductrice. En se laissant aller de la sorte, Robert Arnaud ne fait que poursuivre la veine qui était la sienne dans ses romans, qui n'ont jamais brillé par leur finesse et auxquels on pourra opposer les écrits de Robert Delavignette, qui témoignent quant à eux d'un sens remarquable de la complexité du monde social.

■ Bernard MOURALIS

BANHAM (MARTIN), GIBBS (JAMES) & OSOFISAN (FEMI), *CHINA, INDIA & THE EASTERN WORLD*, [N° SP. DE] *AFRICAN THEATRE*, N°15, NOVEMBRE 2016, 264 P. – ISBN 978-1-847-01146-6.

Ce quinzième numéro de la revue *African Theatre*, aussi utile et excellentement rédigé que les numéros précédents, nous offre un aperçu des rapports théâtraux entre l'Afrique, la Chine, l'Inde et « le monde oriental » à travers l'analyse de spectacles, de festivals et de traductions de pièces. Il va sans dire qu'un projet ambitionnant de couvrir trois continents se limite, par la force des choses, au traçage de quelques grandes lignes de collaboration et d'échange. Ainsi James Gibbs, l'un des responsables du volume, a-t-il réparti les contributions en quatre parties : la découverte du théâtre chinois en Afrique, la découverte de l'Afrique par la Chine, les échanges entre l'Inde et l'Afrique du Sud, et les espaces culturels problématiques. Le volume comprend en outre plusieurs comptes rendus d'études et de pièces africaines qui traitent avec justesse de textes pour enfants de Wole Soyinka, récemment publiés, de la biographie d'Ira Aldridge, premier grand tragédien africain-américain, et de la diglossie théâtrale au Katanga (RDC).

L'effort pour comprendre l'impact réel de l'introduction, au théâtre, de problématiques propres à de nouvelles aires culturelles caractérise la majorité des contributions, mais se vérifie particulière-